

La recherche en littérature orale à l'université de Dakar

Lilyan KESTELOOT

Déjà, dès l'instauration des cours de littérature africaine écrite, en 1963, l'importance de la littérature orale fut soulignée à la faculté des lettres de Dakar par des professeurs comme Mohamadou Kane et Madior Diouf, et notamment par l'étude systématique des contes de Birago Diop (1).

En 1972 on commença les premiers cours de méthodologie sur des textes enregistrés directement auprès des conteuses, griots, traditionalistes ne sachant pas s'exprimer en français.

La tâche semble fort ardue aux étudiants accoutumés à la chose écrite, au confort du livre qu'il suffit de chercher à la bibliothèque ou la librairie. Trouver d'abord l'informateur compétent (problèmes des critères) ; le convaincre de se laisser enregistrer et de livrer des récits historiques ou légendaires, parfois aussi des mythes, plus sérieux, ou des histoires récentes qui lui tiennent à cœur (problèmes de psychologie, de dialogue entre générations) ; ensuite le questionner sur ces récits, sur les nombreux points obscurs de langue, de contexte, d'interprétation (problèmes de confiance entre l'informateur et l'étudiant) ; puis le travail fastidieux de la transcription du texte enregistré (problèmes d'orthographe, de séparation des mots, des réalisations dialectales) ; enfin la traduction *fidèle* (problème des expressions idiomatiques parfois intraduisibles ou dénuées de sens en français, problèmes des rythmes, des sonorités, des onomatopées, problèmes des mots d'emprunt dans des langues étrangères non connues de l'étudiant, problème des archaïsmes, des formules toutes faites, des refrains souvent sans rapport apparent avec le texte). Ce n'est pas tout. Après ces exercices divers, l'étudiant devra encore faire acte d'analyse du texte ainsi établi. Et tout d'abord l'expliquer dans ses détails (les noms, les lieux, les allusions à des gens ou des faits, les expressions ambiguës) et par un jeu de commentaires

adjoints, en élucider les difficultés immédiates de lecture et de compréhension à un premier niveau.

Ensuite il s'attaquera à la structure du texte et à ses différentes instances de signification (ses informations sur les plans religieux, économique, sociologique, politique, etc.).

Enfin, ayant par cette gymnastique bien décortiqué son récit, il sera à même de rechercher sa ou ses significations profondes en le replaçant dans le groupe ethnique qui l'a produit. Quel est le rapport entre ce texte et les valeurs précises de ce groupe ? Ce texte exprime-t-il les mêmes tendances, coutumes, etc. ou au contraire s'y oppose-t-il ? Y a-t-il indication d'un conflit, de problèmes ? Entre qui et qui ? Pourquoi ? Et peu à peu l'étudiant arrive à déterminer la fonction précise du texte pour la société ou le micro-groupe qui l'énonce.

Sur le plan des méthodes nous utilisons, en les adaptant bien sûr de façon très souple. Propp, Pauline et Bremond, Gréimas, Levi-Strauss et Makarius, Goldmann, Dumézil et Bettelheim ; sans compter les renseignements tirés des ouvrages d'ethnologie proprement dite ; ainsi un étudiant qui manipule un texte lebou, se référera aux études de Balandier. Assane et Ousmane Sylla, E.H.M. Sarr ; celui qui travaille sur un récit bambara, lira Germaine Dieterlen et Youssouf Cisse, le Père Luneau et D. Zahan.

Mais les auteurs ne peuvent remplacer l'enquête personnelle, et l'étudiant retournera vers son informateur, avec qui il nouera souvent des liens d'amitié durables. Il nourrira aussi son

(1) M. Kane fit sa thèse sur les contes d'Amadou Koumba, récemment rééditée aux NEA.

(2) Depuis 1970 les choses évoluent, la fondation SCOA par exemple s'intéresse aux mythes, aux récits épiques, etc.

enquête auprès
milieu, qui doi
points d i récit re
ple. l'étudia
a poursuiv e orale.
littératu rants de l
les étudiants
les immenses lac
ethnologique da
nel.

Nous avons d'ailleurs avancé une hypothèse. La totalité que des auteurs ont été le gage de leurs succès de l'époque de Trille, où d'Eustache aujourd'hui. Mais en lieu et place par exemple il a donc fallu appeler Abel Servien complètement des 3000 opéras populaires.

recherche littérature orale à l'université de Dakar

Lilyan KESTELOOT

éider les difficultés immédiates de compréhension à un premier

taquera à la structure du texte et instances de signification (ses rôles dans les plans religieux, économiques, politiques, etc.).

par cette gymnastique bien évidemment, il sera à même de rechercher les significations profondes en le groupe ethnique qui l'a produit rapport entre ce texte et les de ce groupe ? Ce texte exprime-t-il des coutumes, etc. ou au contraire ? Y a-t-il indication de problèmes ? Entre qui et qui ? Peut-être l'étudiant arrive-t-il à une précision du texte pour la communauté qui l'énonce.

es méthodes nous utilisons, en effet, de façon très simple, et Bremond, Gréimas, Levi-Strauss, Goldmann, Dumézil et nous compter les renseignements d'ethnologie proprement étudiants qui manipule un texte aux études de Balandier, Sylla, E.H.M. Sarr ; celui qui écrit bambara, lira, Germaine Youssouf Cisse, le Père ahan.

urs : ce peuvent remplacer l'enfant, et l'étudiant retournera vers avec qui il nouera souvent des durables. Il nourrira aussi son

1 sa thèse sur les contes d'Amadou et rédigée aux NEA. Où les choses évoluent, la fondation se s'intéresse aux mythes, aux récits



enquête auprès d'autres témoins du même milieu, qui donneront leur avis sur certains points du récit restés obscurs. Au bout du périple, l'étudiant est éprouvé ! Ou enthousiaste. Prêt à poursuivre un mémoire ou un doctorat sur la littérature orale. C'est ainsi que depuis 10 ans les étudiants de Dakar ont entrepris de combler les immenses lacunes laissées par la recherche ethnologique dans leur patrimoine traditionnel.

Nous avons dit ailleurs que les ethnologues européens avaient été peu sensibles à la littérature orale. La majorité des épopees leur a échappé, de nombreux récits d'aventures, la presque totalité des chants dont ils n'ont recueilli que des échantillons(2). Le conte semble avoir été le genre qui les ait le plus frappés, et les recueils de Delafosse, de Zeltmer, du Père Trille, ou d'Equilbecq sont toujours valables aujourd'hui. Mais le texte qu'Equilbecq a recueilli en lieu et place de l'épopée de Soumba Gueladio par exemple, est tout à fait dérisoire. Il a donc fallu attendre les thèses d'Amadou et de Abel Sy pour voir enfin écrits des versions complètes, rythmées, traduites avec élégance des 3 000 vers que comporte la plus célèbre épopee peul.

Pour donner une idée de l'envergure qu'a pris la recherche en littérature orale à la Faculté des

Lettres et à l'Ifan (qui sur ce plan travaillent en combiné), nous donnons ici une liste des travaux achevés qui sont ou doivent être publiés, ainsi qu'une autre liste des études en cours au niveau des diplômes académiques.

Ceci peut aussi être une indication utile à l'intention des autres universités africaines, car il manque un outil de communication interuniversitaire sur la littérature orale. Chacun travaille dans son coin et ne sait ce que font les autres, en Europe, en Amérique, en Afrique. C'est par hasard que nous apprenons que Yaoundé a établi un programme de recherches avec le Canada sur la littérature de l'Ouest-Cameroun.

Il faudrait créer un modeste bulletin ronéoté envoyé aux départements concernés dans chaque Université et centralisant les thèses et mémoires sortis ou en cours dans ce secteur de la littérature africaine. Cela faciliterait grandement la connaissance dans cette discipline fascinante, tant par son authenticité culturelle que par les expériences humaines de contact avec le monde traditionnel qu'elle nécessite, et le retour aux sources en profondeur qu'elle favorise et qu'elle autorise.

Lilyan KESTELOOT
Université de Dakar